

La pensée en danger



POUR NE PAS MOURIR DE LA
POSTMODERNITE

Tome I : L'idéologie postmoderne

JACQUES PONNIER



Jacques Ponnier

La Pensée en danger

Pour ne pas mourir de la postmodernité

© Jacques Ponnier, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7319-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Pensée : Ensemble des processus par lesquels l'être humain au contact de la réalité matérielle et sociale élabore des concepts, les relie entre eux et acquiert de nouvelles connaissances. »

Dictionnaire Larousse

« La pensée « se dit de l'entendement et de la raison, en tant qu'ils permettent de comprendre ce qui constitue la matière de la connaissance, en tant qu'ils réalisent un degré de synthèse plus élevé que la perception, la mémoire et l'imagination. »

André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 15^e édition, Paris, PUF, 1985, p. 752.

AVANT PROPOS

Après sept livres dédiés à la recherche dans les champs de la philosophie, de la psychanalyse et de leur fécondation mutuelle, je me suis consacré, depuis quelques années, à la publication intégrale du cours de philosophie que j'ai professé en classe terminale (Mon Cours de philosophie, tomes I à IV (is-edition.com, ou plateformes Amazon ou Fnac).

Me trouvant avoir dépassé la moitié du parcours suivi dans ce cours, j'ai éprouvé le besoin de faire le point : je me suis demandé si faire beaucoup d'efforts pour diffuser un travail de ce genre a encore un sens dans la société qui est désormais la nôtre et que Gilles Lipovetzky a proposé, naguère, de nommer « postmoderne ». Cette interrogation a pris une certaine ampleur, au point de justifier la publication séparée de l'essai que voici.

Cette ampleur s'explique par le fait que ce n'est pas seulement le destin de mes livres qui est en jeu. Il s'agit d'une question beaucoup plus générale et qui concerne, dramatiquement, la collectivité. Si, en effet, on prend le recul nécessaire pour libérer le regard et rendre possible un diagnostic, on est effrayé par ce qui se découvre : un environnement saccagé, des conditions de survie qui deviennent problématiques et, corrélativement, une perte du sens civique telle que nous sommes démunis devant la pandémie qui ravage le monde actuellement, au point de n'attendre notre salut que de vaccins permis par cette technologie galopante que, par ailleurs, beaucoup d'entre nous, les mêmes, parfois, qui répandent le virus de manière catastrophique, ne cessent de vilipender.

Dire qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort n'est, hélas, pas exagéré. Et il ne s'agit pas seulement de la possibilité de mourir au sens propre du terme : on peut mourir aussi *psychiquement*, c'est la dépression, et on peut aussi mourir

métaphoriquement, quand c'est la pensée qui est le cadavre dans le linceul d'un corps en bonne santé ! Il y a donc de quoi s'interroger philosophiquement, mais personne ne le fait, car la philosophie, minée par toute une série de facteurs qui, pris ensemble, caractérisent la société postmoderne, est très malade et risque de disparaître.

Le style de ce nouvel écrit va être assez différent de celui de mes ouvrages de recherche, qui est, naturellement, très dense et impersonnel, et aussi de celui de *Mon Cours de philosophie*, qui est plus souple et libre puisque j'ai cherché à rendre compte des séances de travail avec mes chers élèves, mais qui reste un cours et non un essai. Au fil de cet enseignement il m'arrivait, certes, souvent, de prendre des exemples personnels et j'encourageais mes auditeurs à le faire également, car il n'y a pas de meilleure matière pour la réflexion philosophique que sa propre vie et la personnalité qu'elle a permis de former, mais cette référence à des cas concrets devait rester discrète et entièrement soumise à l'analyse conceptuelle qu'elle permettait : en philosophie, c'est l'universel que nous traquons pour le penser, et c'est ce qui nous rapproche. Nous sommes des semblables et des frères *en rationalité*.

Il n'en est pas de même pour un essai :

– Pour faire comprendre la manière dont la société postmoderne traite ceux qui tentent de penser, dans les limites de leurs moyens mais de manière sérieuse et, si possible, originale, il va me falloir parler un peu longuement, et à cœur ouvert, de mon cas personnel, d'abord parce que ce que je peux en dire a le poids du vécu, et ensuite parce que je me suis trouvé dans une situation qui a valeur d'exemple : celle d'un professeur très diplômé, ayant beaucoup publié, mais n'ayant jamais fait allégeance à aucun pouvoir, ni cherché à faire partie d'aucun réseau d'influence, ni flatté l'opinion, qui n'a jamais hésité à sacrifier ses chances de faire carrière au fait d'écrire ce qu'il pensait et de soutenir ses amis, et qui s'est trouvé (en conséquence ?) ignoré ou rejeté par les universités, les journalistes, certains éditeurs etc. Je dis que ce cas est exemplaire car, dans cette société, les francs-tireurs ont peu de chances de se faire entendre : les groupes d'influence installés ne les lisent même pas et les réseaux sociaux préfèrent le plus souvent une communication superficielle excluant l'analyse rigoureuse.

– Un essai exige une implication personnelle de l'auteur. Cette implication va de soi ici, étant donné que la postmodernité caractérise notre monde économique, social et philosophique. C'est le cadre dans lequel, désormais, nous

tentons d'exister avec nos espoirs et nos craintes. Le vécu de chacun d'entre nous est, dès lors, un témoignage précieux, à condition de le confronter à des analyses précises et réfléchies, appuyées sur les sciences. Pour ce qui me concerne, j'ai été éduqué et instruit dans la société moderne et j'ai épousé ses ambitions et ses espoirs. J'ai eu la chance d'être élevé par ce qui était encore la magnifique Ecole française et ses maîtres passionnés et passionnants qui vivaient pour nous faire passer des émotions niaises de la jeunesse à la culture et à la réflexion de l'âge adulte. Et puis, au fil des années, j'ai vu la postmodernité s'installer à la place, pour, aujourd'hui, presque triompher, et le paysage s'est recomposé : une société nouvelle s'est constituée, avec un nouveau mode de vie, dans lequel j'ai de plus de plus de mal à me reconnaître.

Mais, redisons-le, il ne s'agit pas seulement de l'expérience personnelle : une analyse sérieuse de ce nouveau monde va en révéler les aspects inquiétants. Sans un sursaut massif, nous pourrions aller à notre perte. Il est donc urgent que ceux qui ressentent vivement, comme des sismographes, les secousses souterraines, et sont restés capables d'imaginer les périls à venir deviennent des lanceurs d'alerte. C'est ce que j'ai, modestement, tenté de faire avec ce livre. J'en soumets les résultats à votre jugement.

Voici, donc, une réflexion d'ensemble sur la société « postmoderne », ses grandes qualités, mais, aussi et surtout, les terribles dangers qu'elle nous fait courir.

Ce livre sort à un moment où l'organisation du monde est fortement remise en question et où l'on voit surgir de nouveaux prophètes : les prophètes de malheur constatent la décadence et annoncent la fin prochaine inéluctable, tandis que les prophètes de bonheur attendent de grands changements amenant un monde meilleur, et certains d'entre eux, ayant tout oublié des affres du passé, ne seront pas forcément regardants à l'égard des moyens de produire ce paradis qu'ils désirent.

Après la lecture de cet ouvrage, si j'ai réussi mon entreprise, vous serez d'accord avec moi pour penser que l'essentiel sera, tout en œuvrant à la préservation de notre planète, d'éviter de tomber dans un monde bien pire que le nôtre, que le projet de cette préservation, qui fait, à juste titre, l'unanimité, viendrait, à son tour et pour notre malheur, justifier.

C'est que, pour le dire tout de suite avant de le répéter, *ce ne sont pas tant nos*

actes qui comptent que la philosophie au nom de laquelle on les effectue, car cette philosophie peut toujours inspirer d'autres actes, imprévus et potentiellement nuisibles.

Je prends le terme « philosophie », ici, au sens d'une conception globale du monde, qui peut être consciente mais, le plus souvent, ne l'est pas, et qui inspire souterrainement toutes nos décisions. On peut proposer d'autres mots, comme « idéologie » (Marx), « paradigme » (Kuhn), « *épistèmè* » (Foucault), qui désignent peu ou prou la même chose. Cela permettrait de réserver le noble terme de philosophie à la démarche de pensée authentique qu'il a désignée depuis son invention par les fameux « présocratiques », démarche à laquelle j'ai consacré ma vie.

La philosophie bien comprise, c'est l'explicitation et l'examen critique de l'idéologie, *au nom de ce qu'il faut bien appeler une vérité*. Je reviendrai longuement sur cette idée de vérité que notre société voudrait bien voir disparaître de son horizon, car elle empêche nos opinions de tourner joyeusement en rond : la postmodernité aimerait être, comme disent certains, une « postvérité », et elle a commencé à travailler en ce sens.

Le concept de « postmodernité » va être, bien entendu, analysé et précisé, mais il faut que je commente tout de suite, un peu, mon titre.

Oui, la pensée est en danger. Que la postmodernité risque de la détruire à petit feu, c'est ce que cet essai montrera à chaque page. Et ce n'est pas un trait anecdotique que l'on pourrait supprimer en gardant tout le reste, c'est, au contraire *l'effet de l'ensemble des principes de vie qui la caractérisent*. Dans des conditions, résister et refuser de renoncer à penser conduit inévitablement à concevoir une critique et une dénonciation de ces principes.

Je me doute que ce titre va choquer, car tout individu postmoderne est convaincu qu'il pense, et très bien : il ne se fait pas faute de le faire savoir sur les réseaux sociaux. Quel est donc ce prétentieux qui semble dire qu'aucun citoyen postmoderne ne pense ?

J'avais, d'abord, imaginé un autre titre : « réapprendre à penser ». Cela aurait été encore pire, à cause de l'idée que la pensée n'est pas innée (seule la *faculté* de penser l'est, et encore faut-il la mettre en acte et la construire), mais s'apprend. Ce titre-là laissait entendre que, dans le passé, nous le faisons, mais que, désormais, c'est fini ! J'entends déjà, si je l'avais gardé, des réactions

encore plus virulentes, du type : « réapprendre à penser » ? L'aurions-nous oublié, nous, les très futés et cyniques héritiers des « philosophes du soupçon » ?

Mais qu'appelle-t-on penser ? Ce n'est certes pas simplement avoir conscience de ses opinions, de ces « sentiments d'évidence » qui fleurissent constamment en nous, c'est, au contraire, prendre une distance par rapport à eux, les nier et les dépasser en les soumettant au feu du doute méthodique, et voir ce qui résiste : pour ne prendre que trois repères, ce fut le geste historique de Socrate, puis de Descartes et, pour finir, de Nietzsche. Et, donc, oui, *penser ne va pas de soi, cela s'apprend, et c'est la philosophie qui nous l'apprend*. Et, désolé, il se pourrait que cette posture postmoderne de distance et de ricanement permanent prétendant en avoir fini avec les idéologies ne soit, malgré les apparences, qu'une idéologie de plus.

Les français savent de quoi je parle quand j'évoque l'apprentissage de la pensée puisqu'ils ont, dans leur grande majorité, étudié la philosophie au lycée, en classe terminale. Et, très longtemps, ils ont, effectivement, pensé mieux que tous les autres. Voyez la stature des grands intellectuels de notre pays, les Sartre, les Aron, les Derrida, les Foucault, dont les ouvrages ont été avidement traduits et commentés presque dans le monde entier. Mais de graves menaces pèsent aujourd'hui sur cet enseignement. Je vais dire un mot de la première, réservant l'analyse détaillée de la seconde au deuxième volume de cet essai.

Cette première menace tient à l'idéologie postmoderne qui se diffuse partout, avec son mépris de l'effort intellectuel et son « jeunisme » systématique avide de dénoncer tout ce qui est marqué des stigmates de l'ancienneté. Beaucoup estiment que réfléchir, c'était bon pour les « vieux », les « boomers », les « à dégager d'urgence », ceux qui ne comprennent pas que l'émotion brute de décoffrage sur Tweeter, Facebook, Whatsapp, ou Instagram, c'est bien préférable à l'idée, les raseurs qui parlent encore de la valeur de l'effort et de la concentration mentale au service du dépassement de soi vers un idéal intellectuel etc.

Nous verrons, en effet, qu'un des traits saillants de la postmodernité est le refus crispé de tout ce qui serait un tant soit peu supérieur à soi-même. Il n'y a qu'à écouter le discours sur les « élites », toujours inutiles et corrompues, bien évidemment. Ce ne sont pas leurs défauts qui engendrent la dénonciation, c'est le contraire : ces défauts viennent en second, pour conforter la haine envieuse, qui est première. Cette haine de tout ce qui dépasse le niveau moyen se diffuse

de plus en plus et tend à devenir l'axe principal de la pensée postmoderne, le pire étant que certains de nos intellectuels, dont on se demande s'ils méritent encore ce nom, orchestrent cette animosité et proposent eux-mêmes (quelle honte !) de remplacer la recherche sérieuse, patiente, respectueuse et nuancée par les simplismes de la démagogie. J'en donnerai un exemple parlant, celui de Michel Onfray. Ils y gagnent la reconnaissance de la foule postmoderne et cela les réjouit, mais ils doivent bien savoir confusément qu'ils trahissent la philosophie et dévoient l'exercice de la pensée. En tout cas ils ne seront d'aucune aide pour nous aider à nous ressaisir, puisqu'ils surfent sur la vague.

Un mot sur le sous-titre, maintenant : « pour ne pas mourir de la postmodernité ». Est-il excessif ?

Vous aurez remarqué qu'il est calqué sur le discours médical : on peut mourir d'une maladie et, en ce moment-même, certains meurent de la Covid 19. La postmodernité serait-elle une maladie grave, sinon mortelle ?

Qu'elle soit un danger pour la vie de la pensée, je viens de le dire. Un seul indice de cette grave maladie postmoderne, avant de commencer l'analyse d'ensemble : récemment, le politologue Olivier Roy déclarait qu'après une longue période de critique religieuse au nom des Lumières, on note un désir de retour à la croyance, mais que « les religions modérées n'intéressent plus personne », seuls les intégrismes nous excitant encore. Je vais bientôt critiquer cet intellectuel pour d'autres raisons, mais cette remarque, en tout cas, est juste, et très inquiétante. Elle témoigne de l'affaïssement de la pensée dans la société postmoderne. Les religions, selon Hans Küng, sont des mixtes de rationnel et d'irrationnel. J'ai méticuleusement analysé leurs efforts vers plus de rationnel dans le tome IV de *Mon Cours de philosophie*. Si la postmodernité inverse ce mouvement, ce sera bientôt la nuit.

Mais il se pourrait aussi que, *sans la pensée, ce soit notre existence même qui se mette à faire question*. En effet, des périls d'une ampleur inconnue jusqu'à nos jours nous menacent aujourd'hui et, si nous persistons à ne pas vouloir penser et à nous contenter du chaos des opinions qu'engendre le forum postmoderne, nous risquons de disparaître, tout simplement. Pour prendre un exemple essentiel, les décisions qui seront prises pour sauver notre environnement, si elles sont idéologiques et mal ajustées à la réalité, pourraient précipiter le désastre qu'elles étaient censées éviter. Il est urgent de savoir au nom de quelle philosophie et de quelle stratégie nous allons agir. En bref, si nous